

◆ ‘ABD AL-JAWÂD Yâsîne, *as-Sulta fî al-islâm. Al-’Aql al-fiqhî as-salafî bayn an-nass wa at-târîkh.*, (*L’Autorité en Islam. La raison juridique traditionaliste entre le Texte et l’Histoire*). Beyrouth-Casablanca, al-Markaz ath-thaqâfî al-’arabî, 1998, 349 p.

À la suite de bien d’autres intellectuels arabes mais aussi de chercheurs occidentaux, l’auteur, constitutionnaliste et politologue égyptien, se propose d’examiner, ce que nous appellerions les *fondements théoriques du droit public islamique*. Il faudrait dire, pour être plus juste, les *fondements de l’autorité en islam*. Autrement dit, ce qui, dans ce système religieux canonique, fonde et justifie l’État, les formes qu’il



prend et les prérogatives données pour siennes dans la vie publique des sociétés musulmanes. Comme dans tout système religieux à portée universelle, le Texte a toujours été considéré en Islam comme intangible, parce que de valeur sacrée, y compris comme source de droit, public ou privé. Ce que l’auteur se propose de faire, c’est de relire le(s) Texte(s) relatif(s) à l’autorité (*Sulta*), à la lumière critique de l’histoire. Pour lui, en effet, aucune doctrine particulière de l’autorité, et partant aucune forme historique de l’État, n’ont été fondamentalement définies par l’*islam-corpus sacré*. Bien au contraire, c’est l’histoire qui les a formées et qui en a doté, sous diverses formes, l’*Islam-culture historique*. De plus, l’histoire de l’Autorité n’a pas peu contribué à la formation du Texte, reçu comme originel par la raison juridique traditionaliste (*figh salafi*). D’où une interpénétration constante et constamment mouvante des sources sacrées et de leur histoire. D’où également cette exigence critique et méthodologique : questionner le corpus à la lumière de son histoire, lire l’histoire en gardant à l’esprit la nature du projet qui la fonde. L’auteur s’emploie à cette tâche éminemment critique en trois chapitres denses, dont le troisième, cœur documentaire et argumentaire de son entreprise épistémologique, apparaît comme un peu trop ambitieuse. On regrettera l’absence d’une bibliographie qui aurait présenté, même sommairement, les sources essentielles de la pensée politique arabo-islamique et qui aurait fait le point, pour les arabophones, sur quelques études historiques.

◆ Jacques Berque, *La Méditerranée, Le Haut-Atlas*, Textes de J. Berque, M. Garrigues-Cresswell, G. Jolly, B. Lecestre-Rollier, Etudes réunies par C. Bromberger et B. Nouvel, Aix-en-Provence, Publications de l’Université de Provence, 1997, 92 p.

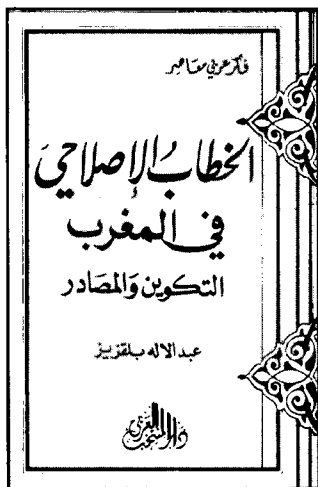
Que reste-t-il de l’idée méditerranéenne au moment où cet *espace d’une mémoire grandiose* est, lui aussi, submergé par *l’évolution d’un monde entraîné par l’aventure ultime de la révolution industrielle* ? Il faudrait, pour rendre compte de cette *conjugalité furieuse* entre le nord et le sud, recourir à une dialectique qui saisiserait simultanément les histoires et les géographies méditerranéennes pour nous révéler



la teneur de ce “lac du sens” qu’est restée cette mer commune jusqu’à la révolution industrielle. Par la connaissance, le progrès et la solidarité, il est possible de faire à nouveau de la Méditerranée *un champ sémantique et le champ d’un projet en commun*. La conférence que prononça Berque dans les locaux du laboratoire d’Ethnologie Méditerranéenne et Comparative (l’actuel IDEMEC) a pris une dimension particulière. L’orientaliste devait en effet disparaître peu après, et ce volume s’offre comme un hommage à sa mémoire. Les textes qui accompagnent celui de Berque ont en commun de prendre leur inspiration du Haut-Atlas, qui fut le lieu de cette brillante monographie qui laissa bien peu de l’existence des Seksawas dans l’ombre. De la logique du contrat qui enchâsse les existences avec tout autant de force et de liant que les appartenances lignagères, aux terroirs et à ce qu’ils nous racontent de ce monde berbère et montagnard, l’élucidation de cette organisation sociale est confrontée à un paradoxe. En effet, à la rigueur du maillage de l’espace comme des existences, semble répondre la fluidité des territoires et des identités. Mais l’observation de ce qui “est” ne doit pas nous faire oublier ce qui “est possible” : les sauts identitaires comme les enjambements spatiaux font partie du fonctionnement d’une société susceptible de se replier sur le village ou de s’étendre à l’empire. C’est dans cette constatation de cet aspect dynamique des espaces sociaux au Maghreb que réside un des principaux enseignements de Berque, celui d’un *inégal déploiement des exercices collectifs*.

◆ **BILQIZI 'Abd al-'Ilâh, *al-Khitâb al-'iqlâhî fî al-Maghrib : al-takwîn wa-l-maçâdir*, (Le discours réformiste au Maroc : construction et fondements).** Beyrouth, Dâr al-muntakhab al-'arabî, 1997, 232 p.

La réforme ('islâh') dans le monde musulman est-elle une pratique propre au XIX<sup>ème</sup> siècle ? Chaque fois que l'on s'éloigne des fondements de l'islam, que l'*ijtihâd* fait défaut et que se répandent l'imitation (*al-taqlîd*) et les déviations (*bida'*), la réforme s'impose. Elle est une nécessité sans cesse à l'ordre du jour pour une régulation de la pensée islamique avec la société. Il en est ainsi avec des penseurs comme al-Ghazâlî et Ibn Taymiyya dans le



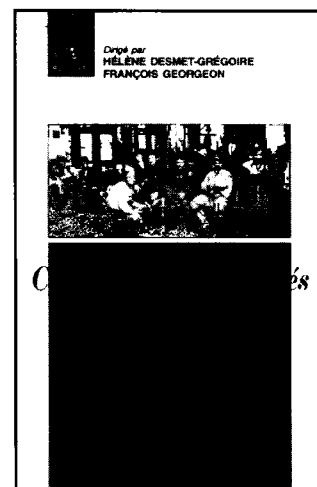
passé, et avec les réformistes (*muslih'in*) al-Afghânî, Mohamed 'Abdû, al-Mahdî, al-Sanûsî, al-H'ajwî, Abî Shu'ayb al-Dukâlî et d'autres encore à partir du XIX<sup>ème</sup> siècle.

Dans une perspective diachronique, l'ouvrage tente d'analyser le discours réformiste moderne marocain, dans la première phase de sa constitution, avant sa politisation par le

mouvement nationaliste des années trente. La périodisation de l'historiographie de ce discours distingue deux générations de réformistes, correspondant à deux phases de la période 1844-1918 : celle d'al-Nâçirî, et celle de al-H'ijwî. Le temps de la première est marqué surtout par l'échec des tentatives des réformes menées par le Makhzen, celui de la deuxième par la mainmise étrangère sur la souveraineté marocaine. La contrainte externe est chaque fois déterminante de l'échec des réformes. Avec la première génération, les réformistes soutiennent l'action menée par le Makhzen pour restaurer les performances de l'appareil étatique (en l'occurrence l'armée) et pour mettre en place de nouvelles structures administratives et fiscales. Avec la deuxième, ils oscillent entre le soutien du Makhzen et l'acceptation du fait accompli imposé par l'ordre colonial. Pris en charge surtout par les élites religieuses ('*ulamâ'*'), le discours réformiste au Maroc tend à donner à la modernité un contenu plutôt fondamentaliste. L'emprise du traditionalisme sur les élites marocaines semble se perpétuer dans le discours nationaliste des années trente du XX<sup>ème</sup> siècle.

◆ **Cafés d'Orient revisités**, H. Desmet-Grégoire et F. Georgeon (dir.), CNRS éd., Paris, 1997, 228 pages.

Le café en Orient fait partie de l'imagerie obligée des voyageurs occidentaux depuis le XVI<sup>ème</sup> siècle. Décrit comme un lieu où se pratiquait cette forme particulière du comportement humain qui consiste justement à ne rien faire, le café apportait à la fois l'image et la preuve de la rédhitoire oisiveté des populations. Jouer au tric-trac, écouter des histoires merveilleuses, fumer le narguilé... bref, attendre avec une patience non moins orientale que la journée se passe



dans la plus pure des paresse, voilà ce que l'on pouvait apprendre du mode de vie des orientaux à travers les mots des voyageurs venus d'Europe. Les auteurs réunis dans cet ouvrage collectif, ont saisi l'occasion de pénétrer les sociétés en question par ces mêmes cafés, mais cette fois-ci, avec les outils scientifiques *ad hoc*. Le plan de l'ouvrage nous propose un parcours

intellectuel qui, partant d'Istanbul au XVI<sup>ème</sup> siècle et passant par Salonique, Le Caire, Alep et Damas, nous conduit jusqu'en Iran puis au Maghreb contemporain. Un tel programme a le mérite d'ouvrir un écheveau de pistes passionnantes. L'ouvrage aborde le champ historique, relatant les vicissitudes de la lente introduction du café puis sa diffusion auprès de populations toujours plus larges. Le champ religieux est aussi étudié, avec les discussions âpres autour de la licéité du café au XVI<sup>ème</sup> et XVII<sup>ème</sup> qui allèrent jusqu'à son interdiction pure et simple et à l'exécution des contrevenants. Une optique sociologique n'oublie pas d'aborder les processus de diffusion de cette pratique dans des milieux quasi exclusivement masculins, qui brise les barrières sociales, ouvrant des formes de sociabilité nouvelles. L'ouvrage retrace aussi la construction d'édifices dans des quartiers et selon des logiques fonctionnelles propres. Voici au final un livre qui se place dans une logique anthropologique et culturelle, qui examine un ensemble de pratiques, d'outils et de savoir-faire s'illustrant dans l'apparition de nouveaux métiers, de nouveaux rituels quotidiens, d'activités de plaisirs, de loisirs et de création culturelle, littéraire notamment.

◆ **Économies du Maghreb : l'impératif de Barcelone**, sous la dir. de Abdelkader Sid Ahmed, Paris, CNRS Éditions, 1998.

Dans la profusion actuelle d'articles, de livres et de "littérature grise" sur le *partenariat euro-méditerranéen*, cet ouvrage collectif coordonné par Sid Ahmed contraste par sa rigueur scientifique et l'étendue des aspects traités. En effet, les auteurs ne se limitent pas à la dimension purement économique, mais s'interrogent également sur les retombées sociales, politiques et culturelles des accords de libre-échange entre l'Union Européenne et les pays du Maghreb. Loin de considérer ces nouveaux accords comme une panacée, ils établissent



un bilan critique des situations maghrébines dans les différents secteurs, avant de mettre en lumière les principaux enjeux et les perspectives à venir. Aussi, partent-ils d'un constat relativement pessimiste contrastant avec les propos euphoriques des politiques et de certains experts internationaux : *les tentatives affirmées de construction d'économies autonomes et diversifiées post-coloniales n'ont*

*guère changé fondamentalement la nature des rapports et de la division du travail entre les deux rives. Plus que jamais le Maghreb dépend de ses voisins du Nord.* Les plans d'ajustement structurel, adoptés par les États maghrébins au milieu des années quatre-vingt ont contribué à accroître les difficultés, accélérant le processus de périphérisation du Maghreb par rapport à l'Europe : *la mise sous tutelle financière successivement du Maroc, de la Tunisie et de l'Algérie, dans le cadre des programmes d'ajustement structurel, aggrave encore cette situation en subordonnant les objectifs de développement au rétablissement des grands équilibres macro-financiers.* Pour toutes ces raisons, le succès de la Déclaration de Barcelone reste conditionné par une réforme des sociétés maghrébines, susceptible d'engendrer des changements à la fois structurels et institutionnels. Les États maghrébins ne peuvent se contenter d'en rester simplement à la logique commerciale sous-tendue par Barcelone, mais doivent encourager *la diffusion des connaissances, la formation des hommes, la promotion des nécessaires capacités scientifiques et technologiques*, conditions indispensables à une croissance forte et durable et à une lutte efficace contre le chômage.

◆ **RAYMOND André, Égyptiens et Français au Caire, 1798-1801**, Le Caire, Institut Français d'Archéologie Orientale, 1998, 391 p.

L'auteur des *Artisans et commerçants au Caire au XVIIIème siècle* revisite l'épopée de l'expédition de Bonaparte : il analyse les points de vue divergents, des différents citadins cairotes face à une occupation étrangère dont l'historiographie occidentale a surtout retenu l'impact positif de l'oeuvre scientifique monumentale. A partir d'une exploitation originale des archives "napoléoniennes" et d'une étude critique de la chronique de Gabartî (1754-1824), témoin direct et acteur des événements, l'auteur offre un nouveau

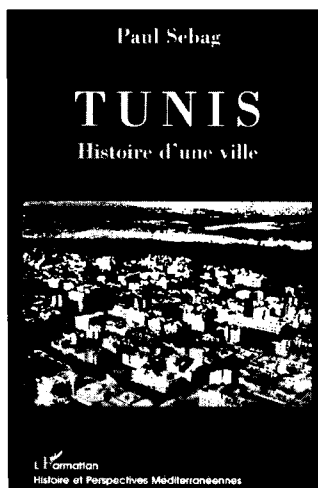


regard sur la ville du Caire à la fin du XVIIIème. Il donne la parole aux savants azhariens, aux sujets qui constituent l'élite du savoir et de l'argent, ainsi qu'aux couches populaires. Pour ce faire, il étudie les actions de collaboration et de résistance face à la répression. Sont évoqués dans le détail, les limites des contacts entre occupants et occupés, les

formes de la résistance individuelle, les réseaux organisés d'opposition, et enfin, les matériaux mis au service de la propagande des différents pouvoirs. La résistance collective qui connaît son apogée avec les deux grandes révoltes d'octobre 1798 et mars-avril 1800, annoncent la part décisive que la population du Caire devait prendre dans l'avènement de Muhammad 'Alî. Ce livre invite donc à une réflexion sur les obstacles auxquels s'est heurtée l'entreprise de conquête. L'auteur soutient l'idée que cette occupation n'aurait exercé que peu d'influence sur les conceptions politiques, sociales et culturelles des Égyptiens. De cette période, dit-il, *ne subsista aucune institution, aucun corpus législatif, aucun monument susceptibles de perpétuer l'idée que des Lumières et de la modernité pouvait procéder la régénération du pays.* Il ressort du choc de l'occupation étrangère *le sentiment que la modernisation est une condition du progrès de l'Égypte.* L'expérience de la participation au pouvoir, le douloureux apprentissage du combat, explique la mobilisation de la population du Caire autour d'un projet politique commun : l'occupation aurait ainsi rendu inévitable "l'invention" collective d'un nouveau système de gouvernement.

◆ **SEBAG Paul, *Tunis. Histoire d'une ville***, Paris, L'Harmattan, 1998, 685 p.

Après de nombreuses recherches consacrées à la ville de Tunis, Paul Sebag propose une synthèse qui embrasse l'histoire de la ville, de l'antiquité à la fin des années 1970. En premier lieu, l'auteur nous décrit le cadre physique et les origines punique et romaine de la cité. S'ensuivent les différentes phases chronologiques qu'a connu la ville depuis le haut Moyen Âge : la période du *XII<sup>ème</sup> au XVI<sup>ème</sup> siècle*, au *XVII<sup>ème</sup> siècle*, au *XVIII<sup>ème</sup>*, à la *veille du protectorat*, au cours des *premiers temps du*

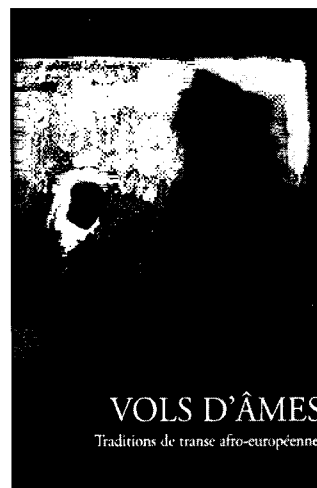


*protectorat*, de l'entre-deux guerres, les dernières années du protectorat, enfin les lendemains de l'indépendance. Projetant au départ de faire une thèse de géographie humaine, l'auteur finit par nous proposer l'histoire urbaine de la ville de Tunis. D'abord modeste bourgade, sous le nom de *Tunès*, vivant à l'ombre de la Carthage

punique et romaine, puis chef-lieu d'une province quand la capitale de l'*Ifriqiya* était Kairouan puis Mahdia, Tunis devient, depuis l'arrivée des Hafside au XIII<sup>ème</sup> siècle, la capitale d'un pays qui a changé de configuration et d'étendue avant de devenir la Tunisie actuelle. Pour chacune des périodes historiques, l'auteur brosse un tableau complet faisant appel à des sources variées. À la Médina des Hafside viennent s'ajouter les faubourgs nord et sud, respectivement Bâb Souika et Bâb al-Jazîra. C'est à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle et plus particulièrement avec l'installation du Protectorat français que la ville connaît ses plus grandes transformations. On assiste à la naissance d'une ville moderne cosmopolite, dite aussi *ville européenne*, qui vient se juxtaposer à la Médina, désormais appelée ville arabe, *vieille ville*. Alors que celle-ci continuait à être traditionnelle par ses corporations d'artisans et de commerçants groupés dans les souks, la ville moderne, dotée d'un port, reliée à l'arrière-pays par des voies de communications modernes, devient un grand centre industriel, commercial et financier. Rigueur, précisions, vérifications minutieuses, font de ce livre un ouvrage de référence de première importance sur la ville de Tunis.

◆ **VANDENBROECK Paul, *Vols d'âmes. Traditions de transe afro-européennes***, Anvers, Snoeck-Ducaju & Zoon, 1997, 298 p.

Bien plus que le catalogue de l'exposition "Transe Dance" du Musée Royal des Beaux-Arts d'Anvers, cet ouvrage est davantage qu'un livre d'art. S'il ne présente de l'exposition initiale que quelques documents iconographiques, il y ajoute un vrai texte, entre l'investigation et l'essai, sur l'univers de la transe. C'est l'occasion de s'interroger sur ces danses de folie, faites pour arracher à la souffrance angoissée et simulant symboliquement la mort pour s'y soustraire désespérément. Le texte aurait aisément pu se suffire à



lui-même, mais il est augmenté d'une discographie et d'une iconographie, qui inclut des productions plastiques contemporaines (maghrébines notamment). Le livre nous rappelle que toute l'Europe a connu ces danses, notamment la *tarantella* méditerranéenne ou "danse de l'araignée", d'une manière attestée depuis le Moyen-Âge. C'est précisément à ce

parcours mi-historique mi-ethnographique, que nous invite l'ouvrage, en s'appuyant sur l'analyse de l'iconographie réunie. Ce panorama nous fait passer par l'Europe du Nord et de l'Est des XV<sup>ème</sup> et XVI<sup>ème</sup> siècles, pour finir par une réflexion sur les succédanés de ces traditions de transe dans le monde... "post-moderne". Ce propos insiste à très juste titre sur une question classique en anthropologie mais qui est ici, à propos de la transe pratique collective, prise partiellement mais concrètement à bras le corps, plutôt que reposée en termes académiques abstraits : quelles sont les analogies entre des cultures, spatialement et temporellement éloignées les unes des autres, que de fortes correspondances relient formellement entre elles, en-deçà des spécificités qui les séparent. Les représentations et les rituels où le groupe manifeste sa souveraine efficacité, pour la maladie comme pour la guérison, constituent un objet de choix pour cette question. Pour toutes ces raisons, il faut saluer cette entreprise et la distanciation intellectuelle qui lui a permis, sur la base d'une riche documentation, de poser une question fondamentale qui justifie que la perspective anthropologique soit requise.